

Contribution française
à la renaissance de la
Compagnie au XXe
siècle (Contribución
francesa al
renacimiento de la
Compañía en el
siglo XX)

por Jean Lacouture

*Conferencia pronunciada
el 25 de abril de 2006*

Forum Deusto

Contribución francesa à la renaissance de la Compagnie au XXe siècle (Contribución francesa al renacimiento de la Compañía en el siglo XX)

por Jean Lacouture*

Monsieur le Président, Mesdames, Messieurs, je regrette de devoir m'exprimer en ma langue natale, il y a 50 ans que je rêve de parler la langue espagnole mais que je ne le fais pas, mais, je regrette beaucoup, je vais donc devoir m'exprimer en Français. Je sais qu'il faut beaucoup d'audace pour venir parler de la Société de Jésus sur les terres mêmes où sont nés ses inventeurs, et de donner plus ou moins en exemple quelques jésuites français, beaucoup plus récents, dans ce site si riche en spiritualité, en tragédie créatrice, en courage et en foi.

Ce ne sont pas les 9 années que j'ai passées dans un collège des Pères jésuites de Bordeaux, sous la conduite d'un éminent religieux basque dont je reparlerai et qui sera l'un des héros de mon exposé, qui me donnent beaucoup d'autorité pour parler; j'ose pourtant le faire grâce à votre encouragement.

Le thème que j'ai choisi, la contribution française à la Renaissance de la société de Jésus au XX^e siècle implique que je croie à une sorte

* Nacido en 1921 en Burdeos, Jean Lacouture estudió letras y ciencias políticas antes de incorporarse en 1945 al ejército, donde se inició en el periodismo. Después de vivir una temporada en Marruecos, empezó a colaborar en *Combat* y en *Le Monde*, y luego se convirtió en el corresponsal de *France-Soir* en Egipto de 1953 a 1957. En el período comprendido entre 1957 y 1966 volvió a *Le Monde*, y luego se dedicó a militar contra la colonización de Vietnam, sobre todo a partir de su estancia en los Estados Unidos y, en concreto, en Harvard. Tras escribir una obra sobre De Gaulle (1965), comienza una segunda carrera, la de biógrafo, que ha continuado hasta hoy en día con un éxito sin precedentes. Sus obras sobre Malraux, Mauriac, Ho Chi Minh, Mendès France y sobre todo De Gaulle, no necesitan presentación, ni siquiera para el lector hispánico y también ha escrito sendos libros sobre la Compañía de Jesús. Además, colabora habitualmente en revistas francesas.

d'éclipse de la Compagnie après sa proscription, sous la pression des souverains catholiques, à la fin du XVIII^e siècle et même encore longtemps après sa résurrection grâce au Pape Pie VII au siècle suivant.

Je crois, peut-être avec impertinence, que jusqu'à la fin du XIX^e siècle, au temps de Pie IX et du syllabus, la société ne fut pas tout à fait digne de ses grands ancêtres, des missionnaires du Japon et de la Chine et du Paraguay, que c'est grâce à quelques prêtres éminents du XX^e siècle, du Père Karl Rahner, Pierre Charles et Pedro Arrupe, dont je n'ai pu à faire l'éloge ici, qu'elle a retrouvé son rayonnement. Je voudrais m'arrêter aux cas de quelques français que je connais un peu mieux que d'autres et qui ont pris leur part dans cette Renaissance et d'abord le plus célèbre d'entre eux, *Pierre Teilhard de Chardin*, exemplaire à la fois par la lumière qu'il apporta les polémiques qu'il souleva et en contraintes sinon la répression qu'il subit. Pour grandiose que soit sa tentative de faire converger la vérité révélée et les sciences de la nature, *Le Phénomène Humain* qu'on peut considérer comme son chef d'œuvre, son livre clé, ne serait peut-être pas devenu l'un des ouvrages de référence du milieu du XX^e siècle si sa publication n'était apparue comme une revanche, une victoire de l'esprit de recherche sur l'Inquisition sous ses formes diverses, et de la liberté sur le dogmatisme. Victoire posthume, après 15 ans de proscription, l'œuvre ne put naître que huit mois après la mort de l'auteur, donnant lieu encore à diverses fulminations du Saint Office Romain. Gloire douloureuse donc, qui éveille une profonde nostalgie. Que fut devenue en effet ce questionnement gigantesque, passé au feu d'une critique scientifique, philosophique et théologique et donnant à l'auteur, s'il avait été encore vivant, l'occasion d'injustements salutaires et enrichissants.

Pierre Teilhard de Chardin est né en 1880. Jésuite à 20 ans, tenu à 40 ans pour un des premiers paléontologues et géologues de son temps, élu à l'Académie des Sciences de France en 1950, mourut le 10 avril 1955 à New York où son ordre l'avait sinon exilé, au moins éloigné. 30 ans plus tôt déjà, pressé par la curie romaine, la hiérarchie jésuite lui avait enjoint l'ordre de ne plus rien publier qui ne fut strictement circonscrit à la recherche scientifique et de regagner la Chine où dans la région de Chou Kou Tien allait être découvert le crâne du fameux sinanthrope; la décision romaine fut vécue par lui-même comme une «agonie», peut-être moins du fait du silence imposé à son génie que de la manifestation d'imbécillité donnée par l'Eglise de ce temps-là. En 1948, encouragé par ses amis jésuites, *Teilhard* tenta d'aller plaider sa cause à Rome, et il en revint brisé, l'interdiction de publier se doublant de celle d'accepter une chaire au collège de France si prestigieuse chez nous. Son ami, *Paul Rivét*,

directeur du musée de l'Homme et socialiste très militant, le pressa alors de rompre avec son ordre et avec Rome. Il refusa, tenant un tel geste pour une manière de suicide ou de trahison. Il fut pressé alors de toutes parts de passer outre. Son ami *Emmanuel Mounier*, le philosophe, créateur de la revue *Esprit*, un autre ami comme *Paul Flamand*, le directeur des Éditions du Seuil, que j'allais, personnellement, rejoindre, quelques années plus tard, ont fait pression sur lui pour mettre Rome devant le fait accompli. Il refusa. Mais ce grand jésuite avait l'art de laisser circuler des photocopiés de ses travaux que les étudiants, pas seulement les catholiques s'arrachaient, ce qui lui a donné une sorte de gloire réprimée, comme celle des écrivains vivants sous la règle communiste à la même époque.

En tout cas, il avait donné l'autorisation à son exécutrice testamentaire, mademoiselle *Mortier*, de publier ses œuvres après sa mort, quoi qu'il arrive. D'où la caractérisation complexe, tragique et dramatique de la vie de ce grand savant brillonné par l'institution ecclésiastique tant qu'il le vécut.

A une certaine époque, quelque temps avant sa mort, le directeur des Éditions du Seuil, dont je parlais tout à l'heure, *Paul Flamand*, catholique pratiquant mais qui brûlait d'envie de publier ce livre, *Le Phénomène Humain*, reçut un jour la visite dans son bureau du Seuil, de deux pères jésuites qui lui ont dit: «*Paul Flamand*, vous êtes un bon catholique, vous savez qu'il ne faut pas publier *Teilhard*». Réplique de *Paul Flamand*: «Je n'ai pas fait le vœu d'obéissance. Je vais publier le livre.». Les deux pères se retirèrent et soudain, l'un d'eux, avant que la porte ne fut tout à fait refermée, se retourna vers *Paul Flamand* et lui dit: «Vous avez raison, c'est un très grand livre». *Flamand*, racontant l'histoire, démentait que le second des deux pères jésuite fut le père *Danielou*, mais personnellement, je continue à le croire. En tout cas, *Le Phénomène Humain*, parut en décembre 1955, quelques mois donc après la mort de *Teilhard de Chardin*, et ce fut un immense succès. Un certain nombre d'entre vous l'ont probablement lu. Moi je ne suis pas sûr d'être arrivé jusqu'au bout. C'est un livre grandiose mais qui demande des connaissances scientifiques qui ne sont hélas pas les miennes.

50.000 exemplaires vendus en 6 mois: voilà qui donne une haute idée de la curiosité intellectuelle et spirituelle des femmes et des hommes de notre temps. A l'intérieur de la Compagnie de Jésus, il fut reconnu finalement comme une grandiose tentative pour réconcilier le monde de la Science et celui de la foi.

Le Concile de Vatican II, ne rendit pas ce revirement tout à fait officiel mais enfin, il n'est guère d'année passée depuis la mort de *Teilhard*

qui n'ait réconcilié une grande part du public catholique avec sa tentative et qui était tout de même, quand on y repense, d'un audace extrême. Il s'agit là de proclamer que Dieu est en devenir, dans l'évolution. Teilhard ne se rallie pas à Darwin, non, mais à Lamarck. Celui qu'on peut considérer comme un des grands théologiens chrétiens du XX^e siècle, *Hans Kung*, considère que c'est un apport décisif de notre époque dans la présentation de ce Dieu qui n'en finit pas de naître et qui trouve là une présence, une richesse et une éloquence toute particulière.

Il faut rappeler que Teilhard a été non seulement l'auteur du Phénomène Humain, mais de quelques autres ouvrages très beaux; il était un de ces personnages qu'on appelle aujourd'hui charismatiques; quand il arrivait quelque part, il se passait quelque chose, il était plus ou moins considéré comme un prophète, aussi une chose assez curieuse: c'est que cet homme, un des prophètes du XX^e siècle, était par sa mère, l'arrière petit neveu de Voltaire; que, né à Clermont-Ferrand, il était un compatriote très proche de Pascal, une partie de sa famille habitant une maison où avait vécu Pascal; pour un père jésuite, êtu lié à la fois Voltaire et Pascal, n'est jus banal le fait est qu'il aura été, en tout cas, un des inventeurs chrétiens du XX^e siècle.

Est-ce qu'il se prenait, vraiment pour un prophète? On trouve dans sa correspondance un surprenant parallèle entre le rôle qu'il se reconnaît et celui de Jean-Baptiste. Il se trouve que son directeur spirituel, le père *Douince*, qui savait de quoi il parlait et comment parlait son illustre dirigé lui a consacré un excellent livre, *Un Prophète en procès*.

On lit en tous cas dans le *Phénomène Humain*: «Rien ne ressemble autant que l'épopée humaine à un chemin de croix». Ce personnage à la fois solaire et tragique a beaucoup fait pour rendre à l'ordre des Jésuites le prestige que lui avait conféré ses fondateurs.

Parmi ceux qui ont, venant du nord des Pyrénées, contribué à la restauration, à la grandeur, à la richesse spirituelle et morale de l'Ordre au XX^e siècle, il y a un groupe d'hommes qu'on a appelé les jésuites de Fourrières, autour de Lyon. Pendant la guerre, à une époque où tout le monde en France ne se conduisait pas très bien par rapport à l'occupant, ces hommes ont ouvert la voie. Et parmi ceux-là, le plus prestigieux est *Henri de Lubac*, devenu cardinal. Ce qui est un peu déconcertant, si l'on pense que le père fondateur, Iñigo de Loyola, avait interdit à ses compagnons d'accepter toute honneur de caractère religieux et encore plus politique, en dehors de celui de confesseur des rois. Mais bientôt le Cardinal Bellarmin ouvrait la voie et depuis, un certain nom-

bre de jésuites ont accepté de Rome de devenir cardinal cardinaux. En tout cas l'homme donc je vais vous parler n'est jamais devenu cardinal, mais il impose le respect.

Entre bon nombre de jésuites éminents, qui entre 1940 et 1943 surent, au péril de leur vie, et que le soit l'attitude de Rome, combattre le nazisme assassin, fondamentalement anti-évangélique, je voudrais évoquer *Gaston Fessard*, qui, parmi ses compagnons de Fourrières fut vraiment à l'avant-garde, dès que surgit le phénomène du nazisme.

Dès 1935 Fessard publiait un livre auquel il donna un titre qui en disait long, *L'Épreuve de force*, où il dénonçait le totalitarisme nazi, devenant selon son ami *Raymond Aaron*, grand philosophe d'origine juive, le directeur de conscience des Français. Il avait, dans la grande revue jésuite *Etudes*, à la fin de 1939, alors que tant d'autres, flottaient, indécis, publié un article intitulé: *Pourquoi nous combattons?* qui était un concentré de ses réquisitoires contre le III^e Reich. Certains de ceux qui avaient plus ou moins perçu et dénoncé la perversité et les crimes du nazisme et déjà la grande persécution anti-sémite marquèrent ensuite un long temps d'arrêt, comme assommés par le cataclysme subi par la France en 1940. Pas *Gaston Fessard*. Sa première intervention publique, le sermon, devenu fut fameux, qu'il prononça à Saint-Louis de Vichy, le 15 décembre 1940. C'est un long cri de douleur, une dénonciation du racisme, un appel à la résistance; dans le Vichy béat des amiraux sans flotte et des généraux vaincus mais contents était une grande audace.

Si *Gaston Fessard* se retrouva à Lyon et à Fourrières, plus précisément en zone non-occupée, c'est parce que ses supérieurs le savaient visé très particulièrement par les nazis; ses ouvrages d'avant-guerre: *Pax Nostra* et *Épreuve de Force*, sont inscrits sur la liste Otto des ouvrages proscrits par l'occupant national-socialiste. Ce qui n'empêchera pas Fessard de faire plusieurs séjours à Paris, à partir de la fin de 1941, à l'époque précisément où le dissident spirituel était devenu un résistant, avant même que *Témoignage chrétien* créé par le révérend Père Chaillet un peu plus tard, associé au mouvement Combat d'*Henri Frenay* et d'Albert Camus, n'affirmait très publiquement la dimension chrétienne de la Résistance, déjà manifesté par des personnages comme *Edmond Michelet* ou *François Dementhon*, par exemple, qui devait devenir plus tard, ministre, du général De Gaulle ou d'autres jésuites comme le Père *Riquet*.

C'est par une autre voie, en effet, que le révérend Père Fessard avait été amené à tirer la première salve. En 1941, des étudiants catho-

liques de Lyon eurent l'idée d'une publication militante d'inspiration chrétienne contre l'occupant; ils firent appel au Père *Varillon* et *Daniellou* qui choisirent comme chef de file de la publication à venir, le Père *Fessard* dont il, dont le prestige sur ce plan était déjà incomparable. *Fessard* s'enflamma, non sans faire appel lui-même à son ami courageux et combatif, le révérend père *Chaillet*, qui savait-il, préparait quelque chose. Et c'est ainsi qu'est né le premier *Cahier du Témoignage chrétien*, publié sous le titre «France, prends garde à perdre ton âme». *Gaston Fessard* y dénonce le caractère foncièrement anti-chrétien de l'idéologie des nazis, et le fait que la collaboration était la reconnaissance par le régime Pétain de l'ordre national-socialiste inventé par Hitler.

Avant de conclure par la formule qui donne son titre à ce réquisitoire, le père *Fessard* se donna les gants de citer Pie XI, qui avait naguère exhorté les chrétiens à ne pas, pour se sauver, pactiser avec les ennemis de Jésus, car la charité sans la justice est une faiblesse indigne du chrétien. Quand le *Cahiers du témoignage chrétien* paraît, diffusé d'abord à Lyon, en novembre 41, puis après par des militants très souvent laïques, quelquefois sans rapport avec le christianisme *Gaston Fessard* s'était déjà installé à Paris, bravant l'occupant dans l'une des "jésuitières" les mieux repérées de la capitale. C'est là qu'il prend connaissance d'une brochure, rédigée et publiée à la fin de 1941 par un certain abbé qui écrivait: «Je me soumetts sans résistance à cette autorité occupante car celui qui refuse l'obéissance à l'autorité légitime (sic), refuse d'obéir à Dieu lui-même et mérite châtement». Indigné, *Fessard* court chez le cardinal *Suhard* qui lui avoue son trouble: «En se dressant contre l'occupant, ne risque-t-il pas de favoriser le bolchevisme?». «Oui, peut-être», répond *Fessard*, mais il faut d'abord combattre le nazisme, qui est là! Le cardinal *Suhard*, a cette phrase: «Croyez-vous qu'il nous menace?»

Le père *Fessard* ne resta pas très longtemps, il prit congé le plus poliment du monde de ce cardinal et repartit à la rédaction de son prochain article pour *Témoignages chrétiens*.

Et en accord et en collaboration avec son maître, *Jules Le Breton*, directeur des *Etudes*, *Gaston Fessard* écrit alors, un grand article de 100 pages, *la Conscience catholique devant la défaite et la révolution*, plus connu sous un titre devenu fameux et un peu oublié aujourd'hui: «Le prince esclave», qui fut remis au cardinal *Suhard* à la fin d'août 1942, accompagné d'un tract de *Pierre Le Breton*, dénonçant une vassalité spirituelle mettant en danger la foi chrétienne. *Le Prince esclave* est un de ces textes majeurs par lesquels quelques Français ont exprimé un refus,

longtemps minoritaire, de toutes formes de collaboration directe ou indirecte avu l'occupant.

Ce n'est certes pas un appel aux armes, c'est un texte très «jésuite» en ce qu'il tient compte des données des faits non dans rappeler les principes intangibles. Il admet par exemple que l'on puisse devant le maître injuste, dire oui de la tête en résistant de tous ses membres. Mais *Fessard* est inflexible sur cette notion que le chrétien ne saurait être tenu à la discipline que si l'ordre donné est conforme à sa conscience. S'il est légitime d'obéir au Prince, il ne l'est pas de se soumettre à l'esclavage, ni à un Prince devenu esclave. *Fessard* était un bon dialecticien, un bon lecteur de *Hegel*, comme son ami *Raymond Aron* d'ailleurs.

Dans une conférence célèbre consacrée par ce philosophe aux jésuites de Fourrières et prononcée à Rome en 1983, le célèbre auteur de *L'opium des intellectuels*, racontait qu'à Londres où il avait rejoint De Gaulle, il avait reçu un texte anonyme, apporté par un ami, appelant à la résistance. Sa réaction avait été «Il n'y a qu'un Français capable d'écrire un texte de cette qualité dialectique, c'est le père *Fessard*! (il devait penser "à part moi!")» c'en tout cas un assez beau salut d'un grand pelasien agnostique à *Gaston Fessard*, père jésuite.

Le manifeste du *Prince esclave* ne sera publié dans *Études* qu'en 1945. Il restera longtemps moins connu que beaucoup d'autres textes de *Témoignage chrétien* du père *Chaillet* par exemple plus militant que n'était, à sa manière, le père *Fessard*. Mais c'est un moment essentiel de la restauration morale du catholicisme français et ce qui était déjà fait en tout cas, de la compagnie de Jésus.

Les plus remarquables peut-être des cahiers publiés en février, mars et avril 1942, sont intitulés *Les racistes peints par eux-mêmes*. On y trouve des textes effarants et judicieusement commentés. Des descriptions par le théoricien nazi, *Alfred Rozenberg*, du Dieu de la Bible, décrit comme un vieux juif du ghetto, de Hitler comme l'être chimiquement pur de toute infection chrétienne, du Christ comme un sur-homme, un héros combattant à la tête des disciples dont le symbole triomphant est la croix gammée, et le royaume de Dieu comme une rêverie juive. Un florilège de crétinisme.

Les Cahiers des témoignages chrétiens, ne se contentèrent pas de démasquer ce que *Péguy* appelait l'imbécillité de l'anti-sémitisme, ils dénonçaient constamment le caractère très précisément anti-chrétien et juridique des lois anti-juives de Vichy.

La troisième contribution décisive à la renaissance jésuite au XX^e siècle me paraît être, l'assainissement des rapports entre le Christianisme et le Judaïsme. En cette entreprise salubre, j'éprouve un plaisir personnel à saluer ici un prêtre que j'ai bien connu, en tant que supérieur de mon collège de Bordeaux, et dont beaucoup connaissent familièrement le nom puisqu'il est de ce pays, certes, au nord des Pyrénées, le père *Bernard de Gorostarzu*. C'est un autre jésuite, plus illustre, le cardinal allemand *Augustin Bea*, qui fut le parrain de la fameuse déclaration de 1965, *Nostra Etate*, qui est un début de correctifs des relations entre christianisme et judaïsme. Probablement le savez-vous, vous, mieux que moi: le geste accompli par l'église catholique, réunie en concile au Vatican, qui me semble nécessaire à la restauration de l'honneur chrétien, fut d'abord diligenté, dans l'esprit le plus fidèle au fondateur de la Société de Jésus, Iñigo de Loyola, ami des juifs, par le révérend père *Bernard de Gorostarzu*.

Je vous dirai deux mot d'abord de *Bernard de Gorostarzu* qui j'ai connu, pendant les neuf ans que j'ai passés sous la coupe des pères jésuites bordelais, d'abord comme préfet du petit collège, puis préfet du grand collège, puis directeur de l'établissement, c'est quelqu'un que j'ai suivi vraiment, si je peux dire à la trace, que j'ai assez bien connu, qui était l'objet d'une affection assez rare de ses élèves, dont j'étais. Je crains que ma dernière conversation ne fut pas aussi heureuse qu'elle l'aurait pu être parce qu'en 1936, à l'époque du Front populaire en France, contemporain de votre Frente Popular, il y avait beaucoup de grèves. Un jour, il y était à Bordeaux la grève des tramways et ce jour-là, un petit nombre d'élèves de philosophie, décidèrent, faute de tramways, de faire la grève de la messe ce jour-là. Attitude qui fut mal ressentie, par les révérends pères. Nous n'avons pas été renvoyés du collège, ce qui était une preuve d'un grand libéralisme, c'est vrai, mais j'ai été convoqué par ce cher père *Bernard de Gorostarzu* qui m'a dit simplement d'une voix assez douce, (c'était un petit homme assez rougeot, chauve, toujours un sourire au bord des lèvres), d'un ton pour une fois, sévère: «J'espère, mon cher Jean, que vous aurez dans la vie l'occasion de montrer votre courage dans des circonstances plus probantes...». Cette leçon d'un homme que je continue à aimer profondément m'a marqué, mais c'est lui qui a montré son courage. Il se trouve que Bernard de Gorostazu, après avoir été provincial des jésuites pour la France, a été appelé à Rome pour être l'assistant de France du père général, de la Compagnie de Jésus, ayant eu en France, pendant la guerre, des activités de résistance notorius, sauvant des juifs persécutés par les nazis.

Au lendemain de la guerre quelques grandes personnalités juives de France, notamment le grand historien *Jules Isaac*, co-auteur de *l'Histoire de France* ou tous les écoliers de France ont appris à connaître leur pays, à faire valoir que compte tenu des épreuves qu'avaient connu les juifs pendant la guerre, l'Église catholique pourrait peut-être aller un peu plus loin dans le sens d'un rapprochement avec le judaïsme. Un autre personnage important du judaïsme, président du congrès juif mondial Nahoum Goldmam, trouve qu'en effet, le moment était venu de rétablir des relations saines, sinon affectueuses, entre le monde juif et l'Église catholique et charge le secrétaire général du Congrès Juif mondial, *Jo Golan*, qui connaissait admirablement la France, ayant fait ses études de sciences politiques à Paris d'une mission capitale: «*Jo*, il faut trouver une voie vers les chrétiens et vers l'Église de Rome. Pour assainir ces relations entre nous qu'est-ce qu'on peut faire?». Il se trouve que *Jo Golan* connaissait le cardinal *Tisserant* grand personnage romain, qui était même doyen du Sacré Collège à cette époque. Il est parti pour Rome où *Tisserant*, lui a dit: «*Mon cher*, pour cette histoire des relations entre l'Église et les juifs, il y a une voie qu'il faut choisir, celle du *Borgo Santo Spirito*, le généralist du jésuites. C'est là que vous recevrez l'appui, où vous aurez les contacts». *Jo Golan* s'est précipité au *Borgo Santo Spirito*, il a rencontré l'assistant pour la France du général des jésuites *Bernard de Gorostarzu*, coiffé de son petit béret basque, venant de poser la bicyclette dont il se servait dans les rues de Rome. Réponse du père Bernard: «C'est une idée magnifique. Je m'occupe de vous». Le général de la Compagnie, le père Bernard a pris *Jo Golan* par la main et l'a conduit aux deux confesseurs du Pape, deux prêtres allemands qui s'appelaient Liebert et Bea. Le second étant, le futur cardinal Bea. Le Pape était toujours à cette époque-là, Pie XII, pour lequel la question juive était une affaire un peu délicate mais Bea et Liebert lui ont fait comprendre à Golan qu'il fallait marcher à pas comptés, mais qu'en fin, la voie serait ouverte. Il jure bien admettre que la disparition du pape Pie XII a d'une certaine façon, facilité les choses, mais Augustin Bea conversait d'abord Paul VI, puis Jean XXIII, montant sur le trône pontifical, et décidant la convocation du Concile, donnait une occasion magnifique à ces hommes, à Bea, à Golan et aux autres, de faire progresser les choses. Il y eut encore une période d'accrochage où Golan soutenait qu'il ne s'agissait pas seulement du juifs, mais du "peuple juif" ce qui politidait la question. Au sein du concile, ces prêtres d'origine orientale, notamment d'origine arabe où sublissant l'influence du monde arabe ont renaclé.

Reste qui émanant du Concile, la déclaration *Nostra Acetate* est, pour l'essentiel, la fin du procès, du terrible procès entre le Christianisme et Judaïsme. Bien sûr, ce procès n'est pas terminé. Bien sûr, il y aura encore d'innombrables et d'interminables débats. Tout de même, il se trouve que, pendant le Concile, à un moment où pendant un office, il fut question du peuple déicide, proclama qu'il ne sera plus prononcé dans la liturgie chrétienne. Ces mots en ont été supprimés. Bon, résultat. Et je crois pouvoir dire que, même si son rôle ne fut que partiel, le père Bernard de Gorostarzu, aura joué dans cette grande mission un rôle fructueux, utile et généreux à la mesure de cette caudre immense: la réconciliation entre judaïsme et christianisme.